

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

le mercredi 5 décembre 1979

POUR LA RÉCEPTION DE

M. MAURICE NOVARINA

ÉLU MEMBRE DE LA SECTION D'ARCHITECTURE

EN REMPLACEMENT DE

M. ALBERT LAPRADE



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM LXXIX

INSTITUT,
1979 — N° 26.

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

SÉANCE DU MERCREDI 5 DÉCEMBRE 1979

DISCOURS

DE

M. TONY AUBIN

Président de l'Académie

M. Maurice Novarina, récemment élu au fauteuil vacant dans la section d'architecture par suite du décès d'Albert Laprade, est introduit sous la Coupole par M. Emmanuel Bondeville, Secrétaire perpétuel.

Le Président prononce le discours suivant :

Monsieur,

Parmi les devoirs nobles et agréables qui incombent au Président en exercice de cette Académie, il en est un qui lui tient particulièrement à cœur : celui de recevoir, au nom de cette Académie, nos confrères nouvellement élus.

L'immortalité, certes, convient à ceux qui nous ont quittés et la fidélité de notre mémoire leur est assurée, mais notre joie est grande quand paraît, d'ors et de verdure tout revêtu, le confrère que nous avons appelé à siéger parmi nous, selon le vœu de la section qui l'a désigné et, avec l'approbation de l'Académie tout entière.

Vous êtes connu de tous, Monsieur, et c'est un plaisir personnel que je me fais en rapportant ici quelques phases de votre vie et de votre carrière.

C'est un plaisir analogue à celui que l'on ressent lorsqu'on regarde dans les yeux un homme dont la loyauté n'est jamais surprise et dont la vérité a toujours conduit les pas et rafraîchi les lèvres. Vous êtes modeste, Monsieur, vous ne vous faites point précéder des fanfares de votre gloire, ni suivre, comme le conquérant antique, du cortège de vos victoires.

Vous marchez d'un pas égal, de pair avec votre œuvre, compagne naturelle de votre vie.

Cette vie commence en 1907. Disons-le franchement, c'est un excellent millésime, puisque nous sommes ici-même quelques-uns à le connaître également. Cet âge de soixante-douze ans a représenté assez longtemps la moyenne d'âge de notre Académie. Il semble que cette moyenne depuis quelques années ait tendance à baisser. Il faut s'en réjouir tant que nous sommes là, et comprendre que la présence de plus de jeunesse dans nos rangs doit nous apparaître non comme un brin de conduite aux rives de l'éternité, mais comme la consolation de nos premières rides.

Vous êtes né à Thonon-les-Bains, Haute-Savoie, et serez toujours impressionné par les paysages de votre enfance. Les montagnes, les eaux vives, les glaciers habiteront vos pensées et par cette secrète alchimie qui restitue en actes exacts ce qui nourrit notre intelligence, retrouveront leur force, leur éclat, leur limpidité même, dans vos œuvres.

La présence à vos côtés d'un père, Jean-François Joseph Novarina, « descendant d'une longue lignée de bâtisseurs » comme vous le dites en saluant sa mémoire, hommage auquel nous nous associons tout naturellement, cette présence vous donne à vingt-cinq ans, la responsabilité de bâtir votre première Eglise : Notre-Dame du Léman à Vongy. Le clocher de cette Eglise se dresse comme une flamme vers le ciel, symbole de pureté et de foi chrétienne.

Vous associerez un grand nombre de peintres, de sculpteurs, de décorateurs aux travaux qui vous attendent.

L'église d'Assy en Haute-Savoie va conserver votre réputation. De fiers sommets neigeux l'entourent. La double croix de son clocher carré les contemple et donne à l'ensemble des cimes un ordre et une vigueur tels qu'il semble que c'est la volonté de l'homme qui, en ce lieu, a su organiser la nature.

Pour orner cette église que d'aucuns considèrent comme votre chef-d'œuvre, vous appelez ceux que les arts confraternels vous proposent comme les meilleurs. Les vitraux seront signés par Rouault, Bazaine, les céramiques par Fernand Léger, Chagall et Matisse, un Christ monumental par Germaine Richier, un tableau de saint François de Sales par Bonnard, une tapisserie par Lurçat et les fonts baptismaux par le sculpteur Lipchitz avec cette dédicace humble et orgueilleuse à la fois : « Moi, Juif, j'offre ce travail pour que nous unissions nos efforts. »

Ces styles différents en leurs tendances, mais unis dans leur foi, prouvent l'œcuménisme de votre pensée.

S'il est un Dieu et qu'il soit Unique, uniques doivent être égale-

ment la pensée et la morale des hommes. Il y a beaucoup d'espoir en ces propos, il y en a beaucoup aussi dans votre art sacré. Cet art s'accomplit d'abord dans les régions montagneuses d'où vous êtes issu. Les églises de Cran-Cervier, du Pas-de-l'Echelle, de Sainte-Bernadette à Annecy, le monastère de la visitation à Marclaz, la chapelle de l'Iseran; puis suivant le cours descendant des eaux, vous édifierez d'abord l'église d'Audincourt dans le Doubs, qu'orneront les vitraux et les tapisseries de Fernand Léger, les mosaïques et les vitraux de Bazaine, puis l'église Notre-Dame de Beligny à Villefranche, l'église du Château à Lyon-la-Duchère, toutes deux dans le Rhône. Parvenu dans la plaine, vous construisez les églises d'Ezy-sur-Eure avec des vitraux d'Ubac, de Saint-Michel-la-Madeleine près d'Evreux dans l'Eure, celle de Villeparisis et Pont-Thierry en Seine-et-Marne; celle de Viry-Châtillon dans l'Essonne, à Paris enfin, la chapelle de l'école des Saints-Anges rue Brancion.

Je ne cite que quelques-uns parmi les vingt-trois lieux de prière et de méditation que vous avez créés, Monsieur, et ne parle pas des rénovations que vous avez apportées à d'autres églises. Mais votre activité se portera sur d'autres ouvrages et ce sera la partie civile, si l'on peut dire, la partie urbaniste de votre œuvre.

Celle-ci, de premier chef, s'adresse à l'homme, à ses besoins d'homme, au rôle qu'il joue dans la société et à l'effet bénéfique qu'aura sur cette société son comportement. Vous êtes l'urbaniste de la ville d'Annecy et concevez, devant le miroir paisible de son lac, un ensemble unique : théâtre, théâtre d'essai, palais de justice, réseau de rues piétonnes qui invitent à la promenade, au calme, à une certaine douceur de vie. Vous usez d'une sorte d'architecture Sarde où se lit une présence italienne qui nous fait penser aux origines de votre famille. N'oublions pas qu'il y a quelques cent vingt ans, la Savoie s'est donnée à la France avec, sans doute, l'arrière-pensée que le nom de Novarina deviendrait un nom français pour la joie et pour la gloire de notre patrie.

Vous êtes l'urbaniste de Grenoble, du Village olympique notamment, où vous concevez un plan d'humanisme déterminant l'échelle des espaces, séparant, pour la liberté d'allure des unes et des autres, les voitures et les piétons et vous attirant ainsi la gratitude des unes et des autres.

De même pour la ville de Thonon-les-Bains que vous dotez d'une Maison des Arts, de même pour la ville d'Evian dont vous enrichissez le Pavillon de la « Buvette » d'une salle acoustique qui vous vaut la reconnaissance de tous les musiciens. De même pour la ville de Dôle

dont vous promouvez l'urbanisme. Tous ces lieux dégagent une impression de fraîcheur, d'eaux vives, ou de tranquilles fleuves, tous ces lieux ordonnés par votre intelligence témoignent d'un esprit clair, d'une volonté suivie et démontre ce que peut faire le savoir d'un homme mis au service du bonheur des hommes.

Le bonheur des hommes en effet, la protection de leur santé, l'agrément de leur vie constituent les points forts de votre activité.

Outre les monuments religieux et civils où votre art les incite à se réunir, vous construisez à leur intention des bâtiments hospitaliers à Draveil-Champrosay, à Lagny, à Thonon; vous édifiez des collèges, lycées, groupes scolaires, écoles d'infirmières; vous proposez à leur jeunesse sportive les centres nautiques de Thonon, Evian, de Divonne, le Palais des Sports de Megève; vous assurez leur repos dans des immeubles résidentiels à Paris (immeuble Brancion-Vouillé), Super Italie, Jardins de Chaillot avenue d'Iéna, les ambassades Saint-Dominique, résidences « Les Muriers », et « Neuilly-Sainte-Foy ».

Et comme vous savez, ainsi que le dit Socrate, que « l'homme est fait d'une maison et d'une abeille », vous édifiez les logis personnels où cette abeille doit enclore son butin : ce sont les villas résidentielles près de Genève, près du lac à Evian, à Porto-Vecchio en Corse. Comme quoi les thèmes complémentaires de la montagne et de l'eau demeurent constants en votre activité créatrice.

Il y a donc, Monsieur, beaucoup à dire sur ce que vous avez réalisé et beaucoup sur ce que vous comptez et devez réaliser dans l'avenir, car le travail entraîne le travail et nous dispense de vieillir. « Gaudemus igitur Domine, dum juvenes sumus » réjouissons-nous, Seigneur, d'être jeunes. La vieillesse ne commence que lorsqu'on parle de soi au passé. Ce qui n'est pas votre cas.

Monsieur, je viens de beaucoup parler d'un architecte vers qui me poussent les forces conjuguées de l'estime et de l'admiration; mais je n'ai point encore parlé ici d'architecture puisque je n'en connais guère les règles et les secrets.

Comme dit le poète moraliste : « Il faut, pour le comprendre, avoir fait des études. » Malgré cette pénurie de connaissances, il me semble qu'il y ait bien des points de rencontre envers votre art et celui que je pratique depuis un si long temps. Il me semble... Mais cela n'est guère précis à mon esprit. Donc, j'interroge, selon mes moyens ceux qui me paraissent avoir compris la question et y avoir répondu.

D'abord les philosophes, ceux-ci me disent qu'il faut établir deux groupes entre les arts : le groupe des arts qui s'appuient (souvent de très loin) sur la nature : peinture, sculpture, gravure; ce sont les arts

d'imitation; et le groupe qui n'imité rien de ce que la nature peut lui proposer : l'architecture et la musique. Il est certain que la nature ne nous propose pas de frontons équilibrés en ses proportions, et reposant sur des colonnes parallèles, pas plus que de phases musicales heureusement modulées et livrant en leurs courbes l'expression d'un sentiment humain quelconque.

La légende prétend toutefois qu'Amphion, fils de Jupiter, lorsqu'il voulut construire la ville de Thèbes, les pierres venaient d'elles-mêmes, aux accents de sa lyre, se placer harmonieusement aux emplacements convenables. C'est d'un rêve de ce type qu'on a dû conclure qu'architecture et musique étaient toutes deux filles de la mathématique. J'ai fait beaucoup de musique et très peu de mathématique. J'imagine mal comment, d'une combinaison de chiffres, peut naître cet acte pur, surnaturel, qui nous émeut souvent, et que l'on appelle : un son.

Les artifices des poètes, le jeu des comparaisons, la séduction des images conduisent notre esprit et souvent l'égarent. On est tenté de comparer une forêt à une cathédrale, le bruit de la tempête, des flots entrechoqués, du roulement des galets, à une symphonie. En réalité l'art n'imité pas la nature, mais lui emprunte les éléments dont il a besoin. Ainsi les architectes tirent-ils des troncs de l'arbre, des feuilles et des fleurs, les motifs nécessaires à l'enrichissement de leurs chapiteaux. Exemple : la palmeraie égyptienne, dans les salles hypostyles; l'évasement en rameaux des colonnes de l'église des Augustins à Toulouse. Autre exemple : la forêt française semble prêter sa voûte foisonnante et les retombées des nervures qui soulignent les croisées d'ogives à l'éploiement de sa décoration gothique. Quant aux arts de la musique, assimilés à ceux de la poésie et du chant, arts de mouvement, ce n'est pas la nature qui détermine le point de départ. C'est infiniment plus mystérieux. Valéry le dit : « Les Dieux gracieusement nous donnent le premier vers mais c'est à nous de façonner le second, lequel doit consonner avec l'autre et ne pas être indigne de son frère surnaturel. »

Je reconnais volontiers l'origine divine de l'inspiration musicale, et la reconnais également à l'élaboration secrète de la pensée architecturale; mais je ne puis les réduire à une notion de nombre. Ce que je recherche, ce sont les points communs à l'architecture et à la musique. C'est une façon de me rapprocher de vous. Je ne projette pas une éclatante lumière sur la question. Tout au plus, quelques lueurs, empruntées aux bons esprits du passé.

Il existe certes, un rapport d'affinité entre la musique et l'architecture. De même que dans l'architecture, le contenu qui doit s'exprimer dans les formes matérielles en reste distinct en tant qu'entourage

extérieur, de même dans la musique l'expression extérieure reste distincte de la forme employée. En réalité, l'architecture emprunte ses formes non à ce qui existe, mais à l'imagination créatrice pour les établir, ces formes, selon les lois de la pesanteur et conformément aux règles de la symétrie et de l'eurythmie. C'est ce que fait également la musique. D'une part, elle suit, indépendamment de l'expression, ces lois harmoniques des sons, reposant sur des rapports quantitatifs (et c'est ici, seulement ici, que l'on peut parler de nombres) et d'autre part, par le retour de la mesure et du rythme, se conforme aux règles de la symétrie et de l'eurythmie. Ainsi pouvons-nous parler de rythme et de symétrie, termes communs à nos deux arts. Mais, pour vous, cela s'inscrit dans l'espace; et pour nous, cela s'inscrit dans le temps. Hegel, que je paraphrase, dit là-dessus des choses austères : c'est le langage des philosophes. Bergson me paraît plus humain. Je le cite : « La symétrie des formes, la répétition indéfinie du même motif architectural « font que notre faculté de percevoir oscille du même au même et « nous ramène à la conscience de notre personnalité. » L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer.

« Quant à la musique, le rythme et la mesure suspendant la circulation normale de nos sensations et de nos idées et s'emparent de « nous avec une telle force que l'imitation, même infiniment discrète, « d'une voix qui gémit suffira à nous remplir d'une tristesse extrême. « Si les sons musicaux agissent plus pesamment sur nous que ceux « de la nature, c'est que la nature bien interprétée se borne à exprimer « des sentiments au lieu que la musique nous les suggère. » C'est là le langage des psychologues.

Pouvons-nous, maintenant marier le langage du philosophe à celui du psychologue? « L'Eupalinos » de Paul Valéry va vous aider puissamment. Il dit, et ses propos sont rapportés par Phèdre s'adressant à Socrate :

« N'as-tu pas observé oh! Socrate en te promenant dans cette ville « que, d'entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont muets, « les autres parlent, et d'autres enfin, qui sont les plus rares, chantent?

« Ce n'est pas leur destination, ni même leur figure générale qui « les animent à ce point, ou qui les réduisent au silence. Cela tient au « talent de leur constructeur, ou bien à la faveur des muses.

« Ceux des édifices qui ni ne parlent, ni ne chantent ne méritent « que le dédain; ce sont choses mortes. Quant aux édifices qui « chantent... »

Et Socrate l'interrompt.

« Explique-toi plus clairement, cette parole me poursuit; elle est

« abeille pour l'esprit, elle me pique. Elle ne cesse de m'exciter à « divaguer sur les arts. Je veux entendre le chant des colonnes et me « figurer dans le ciel pur le monument d'une mélodie. Cette imagination me conduit très facilement à mettre d'un côté la Musique et « l'Architecture, et de l'autre, les autres arts. »

Et Socrate explique à Phèdre « qu'une peinture ne couvre qu'une « surface, comme un tableau ou un mur; que le statuaire n'orne jamais « qu'une portion de notre revue — mais qu'un temple joint à ses « abords, ou bien l'intérieur de ce temple forme pour nous une sorte « de grandeur complète dans laquelle nous vivons ».

Il y a donc deux arts qui enferment l'être dans son ouvrage et l'âme dans ses actes et dans la production de ces actes.

Par ces deux actes, l'homme s'enveloppe de lois et de volontés intérieures, figurées dans une matière ou une autre : la pierre ou l'air.

Et Phèdre, interlocuteur de Socrate, tire la conclusion qui s'impose : l'on voit bien que « Musique et Architecture ont chacune avec nous une « profonde parenté ».

Monsieur, tout mon travail consiste donc à rapprocher mon art du vôtre.

Je rends volontiers hommage à l'Architecture et à l'Architecte.

A l'Architecture d'abord, parce que, si l'on établit quelque hiérarchie entre les formes de l'art, il me semble que l'Architecture l'emporte sur ses sœurs. Par son caractère de nécessité et de permanence; parce qu'elle correspond toujours à quelque besoin des hommes; parce qu'elle demeure et que nous passons; parce qu'elle s'appuie, comme l'art que je pratique, sur la symétrie de ses éléments ou tout au moins sur leur ressemblance; parce qu'elle est à la fois inspirée et logique; parce qu'elle est le seul de tous les arts qui fasse penser à notre corps, à l'équilibre de ce corps qui est pour nous mesure de toutes choses. Parce qu'enfin elle s'adresse à notre intelligence qu'elle éveille, sollicite et comble quand elle est réussie.

Et je rends hommage à l'Architecte, parce que je ressens, je l'ai déjà dit, une grande estime et une grande amitié envers vos confrères, comme envers vous-même et parce qu'au-delà de vos travaux, de vos réussites et de tous les honneurs qui les ont sanctionnés, vous prenez la juste place qui vous appartient en notre Académie.

Monsieur, soyez le bienvenu, vous êtes ici chez vous.



Albert Laprade

Maurice Novarina

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

ALBERT LAPRADE
(1883-1978)

par

M. MAURICE NOVARINA

lue à l'occasion de son installation

COMME MEMBRE
DE LA SECTION D'ARCHITECTURE

SÉANCE DU MERCREDI 5 DÉCEMBRE 1979

Monsieur le Président, Messieurs,

Un architecte s'exprime davantage avec la pierre qu'avec les mots. Pourtant, au moment de prendre place à vos côtés sous cette coupole prestigieuse, il me faut, démuni par l'émotion, tenter de suivre la voie inaugurée par l'avocat Olivier Patru... Cet académicien du xvii^e siècle, ami de Boileau, fit un jour, spontanément, l'éloge de son prédécesseur; son discours fut si apprécié que l'on exigea de tout nouvel académicien une allocution semblable. Ainsi naquit, comme vous le savez, cette belle tradition de l'éloge, dont tant d'académiciens, depuis, ont eu la maîtrise — et vous-même, à l'instant, Monsieur le Président.

Mon ambition d'orateur est plus modeste... J'aimerais pourtant trouver les accents qui me permettraient de vous faire part des sentiments multiples que j'éprouve en cette circonstance : une émotion sincère, d'abord, celle de parler dans ce palais où se sont réunis tant d'écrivains, philosophes, artistes et savants qui ont valu, depuis trois siècles, tant de gloire à la France. Un sentiment de fierté devant l'hon-

neur qui m'est fait d'être élu dans votre illustre compagnie, et de siéger avec des confrères auxquels je porte la plus vive estime; l'honneur aussi d'évoquer la mémoire de mon prédécesseur à ce fauteuil, notre ami Albert Laprade.

Je tiens également à vous exprimer ma gratitude pour vos paroles d'accueil, si chaleureuses, et qui risqueraient de m'inspirer trop d'orgueil si je ne savais la part qu'il convient d'y faire à la courtoisie, à l'indulgence, à l'amitié.

Au cours de l'histoire, si les architectes ont bâti, c'est parce que de fortes personnalités leur ont donné la *chance de bâtir* — abbés, archevêques, princes et monarques, maires, ministres. Construire une église, c'est-à-dire rassembler les hommes, donner un lieu à leurs aspirations les plus élevées, servir humblement Celui que l'on désigne aussi du nom de Grand Architecte, tel fut, avec les constructeurs de cathédrales, tel est encore le plus pur idéal des architectes d'Occident depuis deux millénaires. Or, cette chance de bâtir une église, la première de celles que vous avez bien voulu évoquer, je la dois à mon père, Jean-François-Joseph Novarina, descendant d'une longue lignée de bâtisseurs. Je lui dois en effet d'avoir eu, à vingt-cinq ans, cette responsabilité enthousiasmante de bâtir une première église, Notre-Dame du Léman à Vongy. En ces instants solennels, je tenais à saluer sa mémoire avec reconnaissance et affection.

Je sais aussi ce que je dois à mon patron, Jean-Baptiste Mathon, Premier Grand Prix de Rome, architecte aux jugements d'une grande objectivité et d'une égale lucidité, dont l'enseignement rigoureux savait laisser le champ libre à l'imagination. Chacun a un professeur dans sa vie. Celui que fut Jean-Baptiste Mathon pour nombre d'architectes aujourd'hui, est inoubliable. Il avait cette intelligence fondée sur le bon sens qui rend toute chose simple; il sut développer en nous la sensibilité, qui permet de donner à toute entreprise humaine ce qui en fait la nécessité : *un supplément d'âme*. Jean-Baptiste Mathon nous laisse de nombreuses réalisations, notamment la salle Pleyel à Paris, l'hôtel de Ville et le groupe scolaire de Cachan, l'Ecole Spéciale du bâtiment et des Travaux Publics à Paris, le Centre émetteur O.R.T.F. et la station hertzienne du Ministère de l'air du Puy de Dôme, remarquables par la justesse de l'harmonie des volumes.

Il est encore un sentiment que nous partageons tous : le respect dont je suis saisi à l'égard de l'Institut de France, qui tient sa dignité de plusieurs siècles d'histoire, sa force de la continuité spirituelle d'une nation. Notre pays, dont nous devons toujours affirmer, sans souci de compétition, la mission civilisatrice, est aussi le pays des Révolu-

tions — terme auquel on opposerait vainement la notion injuste et sommaire d'« académisme », alors que l'Institut a su précisément maintenir son idéal, le renouveler même. Ce souci de la continuité spirituelle de la France, fondé sur le respect de l'homme en sa diversité, m'engage à rappeler ici-même cette formule bien comprise de Montesquieu : *ayons l'amour des Institutions*.

*

**

Une touchante coutume veut que, dans cette compagnie, au soir d'une élection, l'on reçoive à la fois, de M. le Secrétaire Perpétuel, une lettre, timbrée de la Minerve casquée, confirmant la nouvelle, un annuaire des cinq académies, et un opuscule donnant la succession des titulaires de chaque fauteuil.

En tournant les pages, certains noms sur lesquels a passé l'arnica de l'oubli ne prêtent guère qu'à un calcul distrayant sur la longévité attachée à ce sixième fauteuil... Mais, à la lecture de plusieurs autres noms illustres, je ne puis m'empêcher de penser au *nom sum dignus* du Centurion...

L'Architecte Pâris fut le premier titulaire de ce fauteuil, après la Révolution. Dès 1780, à trente-cinq ans, il avait succédé à Soufflot dans l'ancienne Académie d'Architecture. Louis XVI, qui lui avait confié l'étude du Palais de Versailles, relia son appartement au sien, par un escalier privé, pour surveiller la marche des travaux. De nos jours, il lui eût sans doute installé une ligne directe de téléphone — c'est du moins la façon dont les princes qui nous commandent font l'économie d'un escalier; tous les architectes connaissent bien ces marques de sollicitude...

Au gré des événements, Versailles échappa à Pâris, et Pâris à la guillotine. Après un exil en Italie, il revint mourir à Besançon, sa ville natale, qui lui doit une très riche collection de tableaux.

Si la vie des hommes illustres nous invite à rendre la nôtre sublime, j'avoue mon embarras devant l'élection suivante, celle de Gauthier : cet architecte passa sans transition de ce sixième fauteuil à la paille humide du cachot... L'église qu'il avait élevée à Troyes, son pays d'origine, à peine achevée, s'était écroulée. Gauthier eut tout loisir de méditer à ses dépens la loi de Newton, derrière les barreaux, jusqu'à sa mort en 1855. Ses juges eussent été plus indulgents s'ils avaient pensé à toutes les cathédrales qui se sont effondrées avant même l'époque cistercienne, ou reconnu, en mon infortuné prédécesseur, une nouvelle victime du mythe de Babel!... Je compatissais d'autant plus à la

rigueur de son sort que, dans notre monde de stagnation économique, si l'on ne voit plus d'architecte en prison, il en est plus d'un qui se qui se trouve... sur la paille.

Ce sixième fauteuil fut plus à l'aise avec Lefuel, auquel Napoléon III confia l'achèvement du Louvre, et se détendit tout à fait avec Ginain, célèbre professeur auquel nous devons l'École de Médecine du boulevard Saint-Germain, puis avec Bernier, auteur de l'Opéra Comique. Alternativement et successivement, ce sixième fauteuil a reçu des constructeurs et des professeurs. Parmi ces derniers, Labarre, Guenepin, mais aussi Albert Tournaire, furent les meilleurs représentants du courant platonicien, celui de la pédagogie. Avec Albert Tournaire, disparut sans doute un des derniers représentants de cette « Belle Époque » qui se prolongeait encore en 1939. Laprade, lui, fut le premier moderne de cette lignée.

*

**

Pour s'imposer dès le premier quart du xx^e siècle, il fallait à Albert Laprade ces qualités que lui inculqua très tôt son père : l'amour du travail et la curiosité de l'esprit. A Buzançais, où il était né le 29 novembre 1883, une vie studieuse et sévère disposait le jeune Laprade aux succès scolaires. Pensionnaire au lycée de Châteauroux dès l'âge de onze ans, de 1884 à 1900, il devint l'ami de Jean Giraudoux, son cadet d'un an à peine, avec qui il gardera de fidèles relations d'amitié. Lorsqu'il vint à Paris au début de ce siècle, après son baccalauréat, le doigt du hasard désigna Eugène Cleret, son oncle maternel, pour lui montrer la voie : le hasard, ou plutôt le destin ; car Eugène Cleret était architecte. Professeur à la Manufacture des Gobelins, plus artiste qu'homme d'affaires, cet amoureux de la nature exerça une grande influence sur le jeune homme de dix-sept ans, l'initia aux joies du dessin, et l'encouragea à se présenter à l'École des Beaux-Arts pour devenir architecte.

C'est alors que se manifeste la personnalité indépendante d'Albert Laprade. Son goût du travail personnel le porte à préparer seul l'admission à l'école des Beaux-Arts. Il y obtient, de 1903 à 1910, divers prix et récompenses, avant d'entrer dans l'atelier de Redon, qui reconnaît très vite en lui un brillant élève.

De 1910 à 1914, il travaille chez Sergent et chez Prost. Dans une lettre de 1914 à son confrère Sergent, Henri Prost évoque la personnalité, déjà très affirmée, d'Albert Laprade :

« Je suis très heureux de pouvoir vous dire tout le bien que je

pense de mon ami Laprade », écrit-il. « Depuis mon retour de Rome, j'ai eu souvent l'occasion de mettre son talent à l'épreuve. C'est un véritable artiste, un des élèves les plus remarquables qui soit sorti de l'École des Beaux-Arts dans ces dernières années. L'homme est peut-être le plus distingué et le plus délicat que je connaisse. Sous des dehors quelquefois un peu timides à première vue, il y a une volonté énorme avec une modestie excessive. J'ai pu apprécier son caractère très ferme sous des apparences hésitantes, et c'est pour moi un ami dont les avis me sont tous précieux... »

1914. L'Europe s'enflamme. « Que la guerre est jolie » chante Apollinaire. Elle ne l'est pas pour Albert Laprade... Il est alors jeune marié : c'est, comme il le dit lui-même, « la guerre comme voyage de noces ». Engagé volontaire, il est gravement blessé à Zonnebeke, fin février 1915, devant Ypres. Evacué, Laprade servira la France d'une autre façon, plus paisible et tout aussi glorieuse : Prost, en effet, alors chargé de l'aménagement de toutes les villes marocaines, l'appelle au Maroc. De 1915 à 1920, Laprade engage toute son énergie dans les plans d'urbanisme, se voit confier la nouvelle ville indigène et le parc Central de Casablanca, étudie le thème « la maison et le jardin arabe au Maroc » pour illustrer le livre de Jean Galotti, et édifie la Résidence Générale à Rabat. On le retrouve en compagnie des frères Tharaud, d'André Maurois, Bernard Boutet de Monvel, Paul Poiret.

Moins charmante et détendue, à vrai dire, fut sa rencontre avec l'une des personnalités marquantes de ce siècle, le Maréchal Lyautey. Le premier contact fut désastreux. C'est l'occasion d'une anecdote, qui illustre de façon éclatante la victoire de la bienséance et de la probité morale sur l'impatience et la colère. Pour un dessin mal fixé qui tomba du mur, Lyautey s'était pris d'une colère violente, et en avait piétiné son képi à feuilles de chêne. Laprade surmonta une disgrâce apparemment irrémédiable. Il raconte lui-même, dans *Lyautey urbaniste*, qu'un retard à un rendez-vous avait constitué le grief véritable du Maréchal. Mais, en fait, écrit-il, le Maréchal Lyautey lui reprochait deux défauts : une excessive timidité, et sa manière de travailler. Le Maréchal exigeait une profusion de solutions immédiates ; il ne pouvait admettre la longue patience du génie, les « douloureux enfantements » bien connus des artistes et des écrivains... Huit ans plus tard, Laprade publia un article d'une grande objectivité et d'une courtoisie exemplaire sur l'œuvre de Lyautey au Maroc ; et, ce dernier en ayant eu connaissance, Laprade eut la surprise de recevoir cette lettre du Maréchal : « Si quelqu'un a le droit de garder quelque amertume de mes « colères » et de mes injustices, c'est bien vous. Vous m'appor-

tez l'occasion d'en faire amende honorable et je le fais ici bien sincèrement.»

Puis, quelque temps après, dans une autre lettre : « Au lieu de vous ranger dans le chœur de ceux qui jettent des pierres, ou simplement de vous abstenir, comme vous le commandait la noblesse de votre nature et comme ce n'eût été que trop justifié, vous venez vous mettre, hautement, résolument, dans l'équipe des plus fidèles, et vous le faites avec une chaleur, avec une conviction, une compréhension de ce que j'ai voulu qui me vont au tréfonds du cœur. »

Profondément affecté par la mort d'une petite fille et soucieux de la santé d'un deuxième enfant, Albert Laprade dut, à son regret, quitter cette terre d'Afrique à laquelle il était tant attaché, quitter l'agence Prost et cet important *Service des Plans de Villes* dont sort, de toutes pièces, la création et l'organisation de dix cités modèles.

De retour à Paris en 1920, il réalise ses premiers travaux particuliers. Alors la carrière d'Albert Laprade connaît l'âge d'or que lui promettaient tant d'expériences et de qualités. Il voyage beaucoup en Europe, notamment en Allemagne et en Italie. Il rencontre Gropius, Dudock, Holzmeister. Il participe à la création du groupement des Architectes Modernes présidé par Frantz Jourdain, puis à l'Union Internationale des Architectes avec Auguste Perret.

Après le garage de la rue Marbeuf, en 1928, qui devait retenir l'attention de Gropius, et l'immeuble du 74 de la rue de Rennes, il dresse, à la Porte Dorée, le *Musée de la France d'Outre-Mer*, un des monuments les plus appréciés que nous ait laissés l'Exposition Coloniale, où il avait réalisé les pavillons du Maroc et de la Tunisie.

Quelques dates, quelques lieux, donnent une idée de l'activité et du talent que déploie Albert Laprade entre les deux guerres : à Lille, en 1934, il réalise l'immeuble du quotidien *l'Echo du Nord*; l'Ambassade de France à Ankara en 1937, le barrage de Génissiat en 1938, alors le plus grand d'Europe, mais aussi, à la Cité Universitaire, la Maison de Cuba, la Maison de la France d'Outre-Mer, celle du Maroc, et encore de nombreuses usines pour Kléber-Colombes, ou la centrale thermique d'Oran.

Dans tous les domaines et dans tous les espaces, combien de constructions portent le nom de Laprade!... Il fut chargé de la reconstruction de Valenciennes, de Lille, de l'aménagement du vieil Alençon, du vieux Mans, de l'îlot 16 à Paris autour de l'Eglise Saint-Gervais.

C'est à lui qu'incombe, tout naturellement, l'honneur de réaliser le tombeau de Lyautey aux Invalides, le monument de Giraudoux à Bellac.

Mais tout ceci n'est qu'une partie de son œuvre. Un tableau célèbre du xv^e siècle, attribué au napolitain Jacopo de Barbari, représente l'architecte avec un compas, devant un livre ouvert : ainsi fut Laprade, dont l'œuvre de construction s'accompagne d'une importante œuvre écrite et dessinée.

On ne peut évoquer le souvenir d'Albert Laprade sans parler de ses croquis : il dessinait sans cesse, toujours prompt à sortir de sa poche un carnet à dessins. Nommé Inspecteur de l'Enseignement Artistique en 1932, et parcourant la France, il notait, à tout instant, de quelques traits précis, les exemples d'architecture qui lui semblaient dignes d'intérêt. Il y a là une leçon remarquable de patience, de persévérance, de sensibilité aussi, car le choix de ses thèmes est significatif. Laprade, pour lui-même, ne dessinait pas les monuments importants ou connus, mais, le plus souvent, cette merveilleuse architecture des artisans qui enchante encore nos yeux dans les villages et petites villes de France, œuvres simples mais délicates et variées dans le détail. Il y avait là sans doute, chez Albert Laprade, le souci de préserver, de fixer pour l'avenir l'idée spontanée d'une architecture humble et menacée, toute de tradition et de finesse, le souci d'un poète devant un peu de la beauté du monde qui disparaît. Albert Laprade laisse dans ce domaine également une œuvre immense, depuis les premiers albums mis au net pendant la guerre de 39-40, et dont la parution s'échelonne de 1943 à 1948, présentant des croquis de la France entière, puis d'Italie, de Yougoslavie, Grèce, Turquie; plus tard encore des carnets du Portugal et du Maroc, de Paris, enfin, en 1968, avec le quartier des Halles et le Marais. Ces milliers de dessins et croquis, si justes, si denses, rendent le ton même de la vie d'Albert Laprade, sa délicatesse, sa modestie, son souci d'équité.

Ces qualités se retrouvent dans ses écrits. C'est ainsi qu'il s'attache, dans un très important ouvrage, à réhabiliter François d'Orbay, architecte méconnu du siècle de Louis XIV, qui est sans doute, bien plus que Perrault ou même Le Vau, l'auteur de la colonnade du Louvre, du Collège des Quatre Nations, de la plus grande partie de Versailles et, plus que Mansart, le véritable architecte des Invalides. Par ailleurs, Laprade s'attache, dans de nombreux articles, à conter les difficultés et les joies de notre beau métier d'architecte. Ici encore, on le trouve révolté mais digne, enthousiaste souvent, candide parfois, jamais sceptique et toujours prêt à combattre les injustices.

Architecte, il sut l'être au plus profond de lui-même, et au sens le plus large. Architecte, dessinateur, écrivain, il n'a jamais perdu le sens d'une éthique sans faille.

Albert Laprade, titulaire de très nombreuses décorations et distinctions, commandeur de la Légion d'Honneur notamment, s'était aussi désigné, dès 1958, aux suffrages de votre illustre compagnie, dont il devint le président en 1965.

*

**

Le temps, disait Shakespeare, est le maître absolu des hommes. En évoquant mes prédécesseurs, je le vois s'écouler, et tourner plus vite sur lui-même. J'imagine Albert Tournaire, tel que le décrivait Laprade, évoluant dans le Grand Palais flambant neuf, entouré de femmes du monde aux tailles de guêpes et aux jupes entravées, d'artistes se pavanant en jaquettes et hauts-de-formes, dont les noms célèbres à l'époque sont aujourd'hui bien oubliés. Après cette période déjà lointaine, sans doute trop étroitement nationale, liée au respect des anciens, Albert Laprade annonce un tournant historique, par son activité internationale, son besoin de renouveau.

Or, à présent, à la fin de ce siècle, ou plutôt à la veille d'un nouveau millénaire, l'architecte doit trouver des réponses inédites à une multiplicité de questions nouvelles. Les hommes n'ont jamais tant construit qu'au xx^e siècle. Le temps d'une architecture universelle est venu, mais avec cette menace d'ennui qui, comme dit le poète, naît de l'uniformité. Le rôle de l'architecte est décisif, plus que jamais. Il doit inventer, mais aussi préserver. Les hommes, chaque jour plus nombreux, vivront-ils dans un univers gris de béton, alors que les cosmonautes nous ont renvoyé l'image de notre planète Terre, merveilleux globe de vie entouré d'une fine membrane de ciel bleu, seule planète dans cette région de la galaxie qui soit couverte d'eau et de végétation?

Cette nécessité de repenser les rapports humains dans l'architecture contemporaine est une des questions que soulève, par exemple, le Centre Georges-Pompidou. Je l'avais visité naguère avec Albert Laprade, lui qui était l'auteur d'un livre intitulé *Contre la démolition de Paris*, dans lequel, dès 1967, il appelait de ses vœux « au plateau Beaubourg, un grand centre culturel ». En quittant ces lieux, il me prit par le bras et me fit part de sa tristesse. Pour le consoler je m'efforçai de lui faire valoir que ce musée ne ressemble à aucun autre; qu'il montre ses structures extérieures comme l'art moderne sait les faire apparaître; qu'il ne se donne pas comme un temple définitif, mais comme un lieu d'élaboration. Pourtant, je crois comprendre mieux aujourd'hui la déception de notre ami. A Beaubourg, le spectacle

architectural est à l'extérieur; mais à l'intérieur, l'individu, me semble-t-il, n'est pas en mesure de se recueillir, de méditer, de s'éveiller. Architecte américain d'origine chinoise, Pei a su réussir son musée d'Art Moderne, à Washington; il a interrogé Beaubourg, certes, mais il a compris que si l'architecture doit attirer le visiteur, en même temps, et presque contradictoirement, l'intérieur du musée doit favoriser l'isolement intime de l'homme et de l'œuvre d'art.

Il est bon d'attirer le grand public, mais il importe aussi d'aménager à chaque individu cette rencontre de deux solitudes sans laquelle il n'est pas d'émotion esthétique.

Un musée contemporain doit s'attacher à restituer ce lien particulier, ténu, irremplaçable, qui unissait, par exemple, *Les Noces de Cana* au réfectoire de San Giorgio Maggiore, la statue de Sekhemka au tombeau du Scribe accroupi, une composition de Léger au rythme et au volume de l'architecture contemporaine.

Mieux encore que de construire des musées pour conserver les œuvres d'art, l'architecture doit donner aux artistes la possibilité de s'exprimer en tous lieux. Albert Laprade, dans un discours à l'Institut, sur *La situation des artistes dans le monde contemporain*, en octobre 1968, avait dénoncé l'oubli dont se rend coupable notre société à l'égard de ses artistes. Or, notre métier d'architecte n'est pas que la somme de connaissances d'une technicité toujours plus complexe, mais un Art, qui n'est rien sans l'inspiration, sans cette mystérieuse idée qui précède tout calcul, et qui ne s'apprend pas. Le premier créateur connu dans l'histoire de l'humanité était un architecte : Imhotep, grand prêtre d'Héliopolis, auteur de la fameuse pyramide à degrés de Saqqara, fut vénéré après sa mort comme fondateur de l'architecture, elle-même considérée comme le premier des arts. Ce génie universel, sorte de Léonard de Vinci de la haute antiquité égyptienne, ne séparait par l'architecture des autres domaines artistiques, et ses *Instructions* sont même à l'origine de toute une littérature philosophique. Valéry, dans son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, commente la nécessaire identité de l'art et de la science et évoque, dans *Eupalinos*, les lois physiques qui tiennent l'artiste profondément enraciné dans le monde de la connaissance.

Il faut préserver cette conception originelle de l'architecte devant les empiètements de l'esprit technocratique ou des contraintes de la rentabilité. Il faut surtout, non seulement donner aux artistes une chance de survie, mais mêler l'architecture à tous les arts, associer le souffle, l'esprit, le rythme, l'émotion des artistes à l'espace que doit animer l'architecture.

Venise, la ville-nénuphar, est sans doute le haut lieu de cette convergence spirituelle de tous les arts, où la réussite de ce que l'on appelle de nos jours l'urbanisme se fonde, à chaque coin de rue, sur le théâtre, la musique; Venise sans laquelle n'existeraient pas des peintres comme Canaletto ou Guardi, et tant d'autres auxquels ils ont transmis leur lumière; Venise dont rêvent tous les amoureux parce qu'elle a su ainsi devenir l'espace idéal des sentiments les plus généreux. « Nous avons perdu les chemins du soleil », a dit Jean Bazaine.

Sans le concours des artistes, il ne sera pas possible aux villes futures, aussi scientifique que soit leur élaboration, de relever ce défi essentiel, celui du bonheur.

Cette puissance de l'art et de l'imagination, elle a d'abord surgi en France, avec les grandes cathédrales. L'architecture française est née chrétienne. Puis elle a rayonné dans le monde, pendant cinq siècles, d'un incontestable prestige. Avec la montée irrésistible de Cluny, cette abbaye bourguignonne qui multiplie ses fondations aux confins de l'Occident, un dynamisme sublime, une quête d'absolu, contribuent, dès le XI^e siècle, à donner à l'architecture la richesse de la foi, à lui insuffler le sens de la grandeur.

Par la voix de saint Bernard, au début du XII^e siècle, cette même ardeur spirituelle, bouleversant les habitudes de penser des moines architectes, éleva les églises cisterciennes qui, dans le dépouillement et la rigueur, favorisent les plus hautes aspirations humaines, la pensée et la prière. Puis, à partir du XIII^e siècle, sur toutes les routes tracées avant elle par les moines, c'est encore la « manière française » qui progresse, avec cette architecture ogivale consacrée à la basilique de Saint-Denis. Deux fois en mille ans, l'architecture de notre pays a parlé une langue universelle : Chartres et les grandes cathédrales, puis le Louvre et Versailles, à l'âge classique, témoignent de la continuité de cet esprit. Il nous incombe de le revendiquer, sans autre espoir que celui de promouvoir une certaine idée de l'homme et de la cité.

Cette émotion profonde et secrète qui, selon l'abbé Monchanin, « ramasse dans certains instants privilégiés toute la vie », doit trouver, dans ces valeurs intemporelles, les formes nouvelles exigées par notre époque. Telle est la plus haute mission que vous assignez, Monsieur le Président, Messieurs, à votre compagnie : pour répondre aux sollicitations de l'avenir, il importe d'en appeler à la tradition *en tant qu'elle est une tradition de création*; d'encourager ainsi ce geste par lequel chaque architecte, chaque artiste, humblement mais passionnément, s'attache à offrir les élans des hommes vers la perfection.